

# Les Aspirations d'Albert Camus à l'égard des Méditerranéens

Anthony AQUILINA, D.ès L.

Department of French, University of Malta Junior College, Malta

e-mail: anthony.aquilina@um.edu.mt

**Abstract:** *This paper takes a good look at the Mediterraneans in their environment, their qualities and defects. It analyses the triple influence of the sea, the land, and the climate on their characters and how their moral values are rooted in customs and traditions that also explain the ambivalence of their nature. Other factors to reckon with are the many contradictions brought about by overwhelming historical events that have often tested their resistance to the limit. Camus, proposes a new 'gospel' aimed at regenerating Mediterraneans along ancient lines, 'rejoindre les Grecs', and shaping them into models of future world citizens, in harmony with nature and open to pagan as to Christian influences. His kingdom remains intrinsically one of this world and hence denounces all types of 'messiahs'. But he upholds old myths and ends up preaching a new one, that of a d'Arrast in his long short story, 'La Pierre qui pousse', planting the stone of a new covenant based on the principle of solidarity among men of good will, not in a church but in the midst of suffering humanity. In his staunch belief that man's salvation lies in his own hands therefore, Camus, following in Prometheus's footsteps demands the tools that could give Mediterraneans the mythical fire that guarantees justice and prosperity not only for themselves but also for the rest of mankind through social, economical, and political reforms.*

**Keywords:** *Mediterraneans, environment, aspirations, ambivalence, Camus.*

Pour réussir à découvrir quelles étaient les aspirations d'Albert Camus à l'égard des Méditerranéens il nous faut de prime abord établir leurs caractéristiques principales. Suivra le confront entre ces caractéristiques et les propos de l'auteur exprimés surtout dans ses écrits.

## Les Méditerranéens dans leur ambiance

Disons d'emblée que les ravages du temps ont bien changé certains traits de caractère des Méditerranéens. Pourtant notre tâche ici est de montrer comment ils se comportaient à l'époque d'Albert Camus. Il va de soi que nous exprimerons des jugements plus ou moins subjectifs mais fondés sur des données ethniques et anthropologiques fiables.

Sur les bords de la Méditerranée se rassemble un grand nombre de populations extrêmement différentes. Elle représente une diversité de tempéraments, de sensibilités et de capacités intellectuelles. C'est précisément cette variété même qui a fait l'originalité, la flexibilité et la disposition amicale de l'homme méditerranéen.

Cet homme profite de la générosité de la triple influence de la mer, de la terre et du climat. Ce n'est pas une exagération de dire que cette générosité s'est transmise à lui-même. La très belle mer méditerranéenne s'est révélée dans l'Histoire la plus utile et la plus bienfaisante des étendues marines pour les peuples y habitant de temps immémorial. Par conséquent, il n'y a pas de Méditerranéen digne de ce nom qui n'est pas irrésistiblement attiré par la mer. En ce qui concerne la terre, on parle moins de sa fécondité que de la beauté topographique des îles jonchées des deux côtés du bassin et des paysages fabuleux des pays riverains. Il y a donc de quoi repaître les yeux. Donc, cette terre s'avère une véritable source de bonheur pour ses habitants. Pourtant, c'est le climat qui produit des effets extraordinaires sur les Méditerranéens. Dans leurs pays règne en général un climat paisible, même s'il faut se méfier des rafales du sud-ouest. D'autre part, la chaleur douce de la journée alterne avec la fraîcheur revigorante des soirées. Ce climat contribue à former un type d'homme vigoureux et ferme, élastique et nerveux, sec et vif.

Qualités physiques, certes, mais tout autant morales et intellectuelles. Paul Valéry, dans son 'dogme' sur l'homme méditerranéen a minutieusement examiné ces qualités intellectuelles.<sup>1</sup> Il lui est arrivé de dire que : « . . . notre esprit ressent . . . découvre . . . dans cet aspect et dans cet accord de conditions naturelles, précisément toutes les qualités, tous les attributs de la connaissance: clarté, profondeur, mesure! . . . Ce qu'il voit lui représente ce qu'il est dans son essence de posséder ou de désirer. »<sup>2</sup> La mesure à laquelle fait allusion Valéry ne vient pas d'un optimisme aveugle. Elle reflète l'enseignement grec sur le relatif et le concret. Un tel enseignement passe spontanément d'une génération à l'autre des Méditerranéens, grâce aussi à leur curiosité toujours en éveil. Par cette curiosité s'aiguise le sens de l'observation, le regard s'assure, l'intelligence s'avive. Également la conception est rapide, les idées se dégagent immédiatement des choses. Les Méditerranéens sont dans leur environnement «la mesure des choses».<sup>3</sup>

Paul Valéry ne manque pas de nous expliquer la signification de cette dernière phrase empruntée à Protagoras: «Dire que l'homme est la mesure des choses, c'est . . . opposer à la diversité du monde l'ensemble ou le groupe des pouvoirs humains; c'est opposer aussi à la diversité de nos instants, à la mobilité de nos impressions, et

<sup>1</sup> Valéry Paul, *Inspirations méditerranéennes*, NRF-Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, Paris, 1960. tome 1, pp. 1084-98.

<sup>2</sup> Ibid., p. 1093.

<sup>3</sup> Ibid., p. 1092.

même à la particularité de notre individu, de notre personne singulière et comme spécialisée, cantonnée dans une vie locale et fragmentaire, un MOI qui la résume, la domine, la contient, comme la loi contient tous les actes qui nous sont possibles.»<sup>4</sup> En termes simples, il s'agit ici d'une médiation parfaite entre le monde et l'homme.

Dans une certaine mesure, c'est aussi ce qui permet à cet homme de naviguer d'un pôle à l'autre des antinomies de la vie. Par exemple, nous venons juste de parler de la générosité de l'homme méditerranéen; on nous assure qu'il sait également être aussi regardant à ses biens que les Normands. Sur un autre plan, bien qu'il ait une réputation de jouisseur, il s'impose volontiers une discipline sexuelle. Et puis son courage est souvent teinté de timidité. S'il est attiré par l'exploration grâce à un esprit aventureux, il est aussi bien possédé par la nostalgie de son foyer. Sa volubilité, qui est souvent une manifestation de son enthousiasme, fait contrepoids à son mutisme, un système d'autodéfense redoutable. Mais, peut-être la personification de l'antinomie gréco-chrétienne la plus évidente est le Méditerranéen au front d'airain et en même temps superstitieux et travaillé par un sentiment aigu de culpabilité.

Vu l'importance de ce dernier sentiment dans la vie des Méditerranéens, de Camus lui-même et de ses personnages, nous nous y arrêtons un instant pour expliquer le mécanisme. Il n'y a aucun doute que la culpabilité implique un rapport d'ambiguïté entre l'homme et l'Histoire. Ou l'on est libre au sens grec et alors non coupable devant l'Histoire, ou l'on n'est pas libre et non coupable non plus. Néanmoins, «... la culpabilité est de fait à partir du moment où la mauvaise conscience est utilisée comme une sorte de mesure pour évaluer le comportement de l'autre. La mauvaise conscience dégénère alors en culpabilité de l'autre».<sup>5</sup> Poussé à l'extrême ce sens de culpabilité devient une obsession de la faute. Et le christianisme en est tenu en partie au moins responsable.

Après cette petite digression que nous jugeons nécessaire, nous revenons à notre sujet. Nous avons établi que l'homme méditerranéen est la mesure des choses. Or, personne d'autre à notre connaissance n'a moins d'exigences que lui. Et pourtant, ni la pluie d'hiver, ni la sécheresse d'été ne diminuent ses activités. Avec l'air tonifiant qu'il respire, il n'a pas besoin d'alimentation forte et substantielle. S'il commet des abus alimentaires, ils se révéleront tout de suite. Ainsi, sa hantise de grossir figure juste après celles de la maladie, de la misère, de la vieillesse et de la mort. Cela ne veut pas dire qu'il résiste facilement à la tentation de la gourmandise ainsi qu'il ne résiste pas facilement à toutes les autres tentations. Il serait raisonnable de dire qu'il s'agit-là de faiblesses naturelles.

---

<sup>4</sup> Idem.

<sup>5</sup> Abbou (A.), in *Albert Camus 1980, 2nd International Conference*, The University of Florida, Gainesville, 1980, p. 244.

D'habitude le Méditerranéen ne porte pas de vêtements épais et serrés. Il aime laisser à découvert sa poitrine, se permet toute la liberté de mouvement possible et marche avec une majesté naturelle qui s'ignore. Sa peau basanée fait toujours envie aux gens du Nord:

*Ainsi les hommes du Nord fuient aux rives de la Méditerranée, ou dans les déserts de la lumière.*<sup>6</sup>

De plus, cet homme vit dans une ambiance qui encourage une existence facile mais il n'est pas paresseux. Au demeurant, pourquoi peiner sans repos? Il n'a qu'à étendre la main pour cueillir les plaisirs qui s'offrent de toutes parts. La gaîté qui s'épand sur la nature entière, chacun y prend part selon ses goûts.

Dans cette ambiance, la solidarité humaine lui vient tout naturellement. Il aimerait que les pires ennemis se réconcilient, et ait envie de jouer et de faire la fête. Justement c'est la fête qui lui assure une renaissance périodique. Quoi de plus naturel donc que Camus projetait de donner suite aux trois premiers recueils d'essais lyriques et philosophiques, *L'envers et l'endroit*, *Noces* et *L'Été*, avec un quatrième qui aurait eu comme titre: *La Fête*. Seule sa mort inopportune l'avait empêché de le rédiger. Comme le dit très bien Roger Caillois dans *L'homme et le sacré*: «La fête est en même temps l'occasion des échanges alimentaires, économiques, sexuels et religieux, celle de rivalités de prestige, d'emblèmes et de blasons, des concours de force et d'adresse, des dons mutuels de rites, de danses et de talismans. Elle renouvelle les pactes, rajeunit les unions.»<sup>7</sup>

La fête consolide surtout les valeurs foncières du Méditerranéen. Ces valeurs connaissent leur origine dans le culte de la déesse de la fertilité, qui remonte au troisième siècle avant Jésus Christ. Nous signalons, à titre d'exemple, son respect profond pour la femme et son dévouement incontestable à la famille. Ces deux éléments, femme et famille, font l'unité de solidarité la plus opératoire du point de vue social. Ajoutons-y un troisième élément, l'identité nationale, et nous complétons ainsi le tableau des valeurs essentielles. Cette identité nationale s'est forgée patiemment, par des siècles de vie commune souvent difficile, sur le même territoire. Ces trois valeurs constituent, à notre avis, la véritable fierté de l'homme méditerranéen. Donc, il n'est pas étonnant qu'il n'ait pu s'empêcher de considérer la colonisation de ses territoires comme une tare, un affront à ses revendications de liberté, d'autant plus que c'était grâce à l'esprit méditerranéen inculqué aux colonisateurs européens, que ceux-ci ont pu modifier «le monde tout entier».<sup>8</sup> Par une ironie du sort, cet homme bercé dans la lumière et baigné dans l'eau limpide de

<sup>6</sup> Albert Camus, *Essais*, la Pléiade, Paris, Gallimard, p. 1158.

<sup>7</sup> Op. cit., pp. 238-9, Paris, Gallimard (Coll. folio/essais), 1950.

<sup>8</sup> Valéry (Paul), *op.cit.*, p. 1095.

la Méditerranée a fait naître une civilisation qui devait être celle de l'avenir pour finir lui-même enchaîné, esclave de l'Histoire.

Voilà en quelques mots les racines du sentiment d'infériorité de la plupart des Méditerranéens y compris Albert Camus. Bien que ces «esclaves» n'aient jamais cessé de sentir couler dans leurs veines le sang des hommes libres, les événements politiques du vingtième siècle les ont beaucoup démoralisés. La vague de nihilisme provenant d'une Europe prostrée par deux guerres absurdes leur laissait peu de quoi s'égayer. Le décor était trop laid pour qu'ils pussent jouir du repos, des loisirs, des sentiments d'amour ou de gloire, sans parler d'entretenir l'espoir de se débarrasser du colonisateur étranger. Et c'était encore pire pour ceux parmi eux qui étaient obligés de quitter leur pays natal pour aller gagner leur pain très loin du bassin méditerranéen. Cependant, leurs vœux, leurs sentiments à quelque distance qu'ils fussent de leur patrie étaient toujours tournés vers elle.

### Les aspirations de Camus à l'égard des Méditerranéens

Tel est le cas d'Albert Camus, Méditerranéen par excellence et, par surcroît, très fier de ses origines. À l'instar de beaucoup autres Algériens pieds-noirs,<sup>9</sup> il va suivre les brisées de leur «archi-prêtre» Paul Valéry, et embrasser dans le cadre de «l'édification de la personnalité humaine» la vocation de renouveler la culture méditerranéenne.<sup>10</sup> Or, selon Michel Leiris, «... la culture doit être conçue comme comprenant... tout cet ensemble plus ou moins cohérent d'idées, de mécanismes, d'insitutions et d'objets qui orientent – explicitement ou implicitement – la conduite des membres d'un groupe donné».<sup>11</sup> Camus n'entend pas s'arrêter là. Dans son optique, ce renouvellement doit aboutir à la renaissance le l'homme méditerranéen authentique.<sup>12</sup> Cet homme sera bien sûr «l'Homme mesure des choses; l'Homme élément politique, membre de la cité; l'Homme entité juridique définie par le droit; l'Homme égal à l'Homme»,<sup>13</sup> mais surtout un Païen, celui qui remontera dans le temps vers la source égéenne. Cette marche-arrière n'ignorerait pas le choc d'idées greco-chrétiennes.<sup>14</sup> Elle parcourra pas mal des mythes de deux côtés: soient-ils ceux de Sisyphe, de Prométhée et de la terrible Némésis de l'un; et du Christ, de Caïn et de Judas de l'autre. En passant, Camus va créer ses propres «mythes», notamment: le mythe de l'étranger, du premier

<sup>9</sup> Pour en mentionner quelques-uns: L'émigré Gabriel Audisio, Blanche Balain, Max-Pol Fouchet, Claude de Freminville, Edmond Brua, Jean Grenier etc. . . .

<sup>10</sup> Il se donne corps et âme à la création et à la propagation du magazine culturel, 'Rivages' sur le sol algérien.

<sup>11</sup> Leiris Michel, dans *Race et civilisation*, Unesco, 1951. Voir aussi *Albert Camus – Carnets I*, pp. 44–5.

<sup>12</sup> Viallaneix Paul, *Écrits de jeunesse d'Albert Camus*, (CAC 2), Gallimard, Paris, 1973. Voir la partie intitulée *Le Soleil* de son introduction.

<sup>13</sup> Valéry Paul, *Regards sur le monde actuel*, Le centre universtaire méditerranéen, Pléiade II, p. 1136.

<sup>14</sup> Albert Camus, *Essais*, la Pléiade, p. 1323.

homme parmi les hommes, des citoyens du monde, et du royaume de la solidarité humaine.

Pour que l'on ne sourcille pas à notre emploi du mot «mythe», nous renvoyons tout de suite le lecteur à un ouvrage sur *La Recherche en Littérature générale et comparée en France* où il trouvera les précisions suivantes:

*Que le mythe littéraire puisse . . . refléter élans, contradictions, et conflits d'une société dont la constellation mentale se transforme peu à peu, chacun en convient. Qu'une structure mythique permane de siècle en siècle ou resurgisse dans un contexte étranger à ses origines, voilà qui suggère qu'il faut aussi voir en elle un miroir de quelques-uns des conflits fondamentaux de l'humanité. Certains réduiraient volontiers l'expression mythique à une sorte de compensation symbolique de paroles ou de réactions refoulées, tout mythe n'exprimerait qu'une croyance qui ne puisse s'affirmer ouvertement, qui éprouve le besoin de s'habiller des symboles qui, à la fois, masquent et expriment . . . Mais symboles et mythes sont le recours normal et même nécessaire de tout homme pour évoquer ce qu'il pressent de mystères et de contradictions dans la vie humaine, dans la société, en lui-même, et qui ne trouvera guère de formulation meilleure que dans les grandes images mythiques de ses rêves et de ses drames.<sup>15</sup>*

Nous justifions cette longue citation parce qu'elle démontre à merveille comment Camus s'est servi des mythes. La vérité est qu'il cherche toujours à envelopper ses idées dans l'ambiguïté et à brouiller les pistes. Si le lecteur n'a pas compris, tant mieux : « . . . /C'est une chance au fond puisque tout me reste à dire. »<sup>16</sup> Ces «masques» lui permettent en plus de moraliser à son gré au sujet de l'Homme. Et bien qu'il les ait définis dans *Noces* comme «ridicules»,<sup>17</sup> il va en utiliser certains puisés dans l'Antiquité et en forger de nouveaux. Car ces mythes symbolisent pour lui une union supérieure du cœur et de l'esprit, plaçant le bonheur de l'Homme au centre d'un système universel. Ainsi, par leur truchement, Camus a pu mettre l'accent sur l'action de l'homme sans l'appui d'aucun dieu. Etant donné que nous sommes dans ce «secret» de Camus, nous nous demandons s'il n'a pas voulu ressusciter l'homme méditerranéen tout simplement pour faire de lui un grand mythe.

En tout état de cause, l'emploi abondant de mythes anciens souligne le côté «philosophe» de l'homme méditerranéen, mettant en relief son parti pris contre l'Histoire. Et justement, Camus voit cet homme hors de l'Histoire, en train de poursuivre «son aventure dans le temps de sa vie»,<sup>18</sup> de goûter les plaisirs des sens en harmonie avec la nature – soleil, ciel, mer, plaines, montagnes, îles : «Ces hommes savent d'abord, et puis tout leur effort est de parcourir, d'agrandir et d'enrichir l'île sans avenir qu'ils viennent d'aborder».<sup>19</sup> Il y a donc un accord, voire un rapport

<sup>15</sup> Op. cit. Bibliothèque de l'U.E.R., Univ. de Paris III, Paris S.F.L.G.C., 1983, p. 51.

<sup>16</sup> Albert Camus, *Essais*, la Pléiade, p.1219.

<sup>17</sup> Ibid., p. 84.

<sup>18</sup> Ibid., p. 149.

<sup>19</sup> Ibid., p. 74.

intime entre l'homme et le paysage méditerranéen. Camus préfère que ce rapport aille jusqu'à la fusion totale, «pierre parmi les pierres»,<sup>20</sup> l'union la plus complète de l'homme et du monde.

Quoi de plus naturel que la «liturgie» de cette union soit dans *Noces* et qu'elle soit mise en lumière par le biais de l'hellénisme? Camus admire les Grecs parce qu'ils «. . ./n'ont jamais fait de la pensée»,<sup>21</sup> et qu'ils «. . ./acceptaient une justification sportive et esthétique de l'existence./ . . ./Le dessin de leurs collines ou la course d'un jeune homme sur une place leur délivrait tout le secret du monde. Leur évangile disait : notre Royaume est de ce monde». <sup>22</sup> Combien de fois cette dernière phrase va-t-elle résonner dans son œuvre ! Ce qui est plus important, il entend régler «l'injustice» faite à ce jeune homme<sup>23</sup> depuis deux mille ans: «Depuis vingt siècles les hommes se sont attachés à rendre décentes l'insolence et la naïveté grecques, à diminuer la chair et compliquer l'habit. Aujourd'hui et par-dessus cette histoire, la course des jeunes gens sur les plages de la Méditerranée rejoint les gestes magnifiques des athlètes de Délos. Et à vivre ainsi près des corps et par le corps, on s'aperçoit qu'il a ses nuances, sa vie et, pour hasarder un non-sens, une psychologie qui lui est propre.»<sup>24</sup> Camus reproche au christianisme de nous avoir imprimé dans l'esprit la honte de notre sexualité,<sup>25</sup> mais cela ne l'empêche pas d'être attiré par la chasteté : «La sexualité ne mène à rien./ . . ./seule la chasteté est liée à un progrès personnel», admet-il dans ses *Carnets II*, page 51.

Lors de la présentation de la revue *Rivages* en décembre 1938, il glorifie les Méditerranéens en ces termes : «De Florence à Barcelone, de Marseille à Alger tout un peuple grouillant et fraternel nous donne les leçons essentielles de notre vie. Au cœur de cet être innombrable doit dormir un être nourri de ciel et de mer, devant la Méditerranée fumant sous le soleil, que nous visons à ressusciter ou du moins les formes bariolées de la passion de vivre qu'il fait naître en chacun de nous.»<sup>26</sup> Nous signalons ici l'union évidente de la mer et du soleil qui est associée à son tour à l'idée de culte. En fait, pour Camus les rites païens font bon ménage avec les pratiques chrétiennes. Dans *Carnets III* il va jusqu'à exprimer son regret que le monde rejette encore les valeurs païennes, ajoutant : «Il faut les restaurer, paganiser la croyance,

<sup>20</sup> Ibid., p. 62.

<sup>21</sup> Ibid., p. 440.

<sup>22</sup> Ibid., p. 1225.

<sup>23</sup> Idée empruntée à Jean Grenier, *Initiation à la Provence*, 1930 : «Une configuration sensible au cœur, voilà qui fait l'esprit méditerranéen. L'espace? . . . C'est la course d'un jeune homme d'un bout de la plage à l'autre . . .» Repris dans : *Inspirations méditerranéennes*, Gallimard, Paris, 1941.

<sup>24</sup> Albert Camus, *Essais*, la Pléiade, p. 69.

<sup>25</sup> Albert Camus, *Carnets II*, p. 164. Pourtant Camus n'a jamais nié sa sympathie «pour les formes perfectionnistes du christianisme» (II/744), dont manifestement la chastité est l'une de ses formes les plus perfectionnistes.

<sup>26</sup> Albert Camus, *Essais*, la Pléiade II, pp. 1330–1.

gréçifier le Christ et l'Équilibre revient.»<sup>27</sup> D'où une nouvelle fusion, cette fois celle de la tradition de l'hellénisme et du christianisme, une association d'idées déjà figurée par Saint François, ce Méditerranéen occupé par le goût du bonheur et l'amour de la nature : «C'est/. . ./François d'Assise qui fait du christianisme, tout intérieur et tourmenté, un hymne à la nature et à la joie naïve.»<sup>28</sup> Ensuite, dans son mémoire de Diplôme d'études supérieures (DES) intitulé : *Entre Plotin et Saint Augustin*, Camus porte intérêt à un néo-platonicien et à un chrétien. En plus, il avoue garder au Saint «une fidélité particulière» et reconnaît en lui «ce mélange bien africain d'excès et de prudence, de force et de faiblesse».<sup>29</sup> Cette admiration vient du fait qu'à cause de sa vie sexuelle, cet Africain passionné est resté longtemps à l'écart du christianisme. D'ailleurs, Camus le méditerranéen se sent au carrefour de deux civilisations : «Grec par son besoin de cohérence, chrétien par les inquiétudes de sa sensibilité.»<sup>30</sup> C'est donc l'amalgame païen-chrétien qui illuminera désormais ses aspirations pour ses frères algériens, les autres Méditerranéens et à travers ceux-ici les peuples européens.

Dans son optique il devait naître une civilisation au double visage peuplée d'une «race des vrais saints»,<sup>31</sup> prête à se répandre sur la terre. Ce but ambitieux rappelle «l'ascétisme du grand homme» de Nietzsche. Sans partager la portée folle des idées de celui-ici, Camus lui sait gré pour une sorte de rédemption de l'hellénisme pur. Il ne va pas naturellement défier l'homme méditerranéen. Alors il va nuancer l'idée du sur-homme nietzschéen. Celui qui prendra en charge le destin des jeunes du monde ne sera qu'un «primus inter pares», un adapte de *La Pensée de Midi*, un promoteur de la mesure et du loisir actif : «. . ./la jeunesse du monde se trouve toujours autour des mêmes rivages. Jetés dans l'ignoble Europe où meurt, privés de beauté et d'amitié, la plus orgueilleuse des races, nous autres méditerranéens vivons toujours de la même lumière. Au cœur de la nuit européenne, la pensée solaire, la civilisation au double visage, attend son aurore. Mais elle éclaire déjà les chemins de la vraie maîtrise.»<sup>32</sup> Camus n'a pas dit que les Méditerranéens ont la solution de toutes choses. Il a seulement revendiqué pour eux les notions de nature et de beauté, la mesure dans la révolte, l'espoir dans le désespoir, la sagesse des Grecs, l'attachement à la terre, le bonheur naturel et surtout «l'amour physique/. . ./dans l'exaltation.»<sup>33</sup>

Voilà donc les Méditerranéens que Camus a voulu ressusciter. Peut-être serait-il le premier à critiquer l'excès de bonheur édénique dans les stations balnéaires aujourd'hui dans la plus grande partie des pays riverains. Qu'elle soit faste ou néfaste,

<sup>27</sup> Albert Camus, *Carnets III*, nrf Gallimard, Paris, 1989, p. 220.

<sup>28</sup> Albert Camus, *Essais*, la Pléiade, pp. 84, 1323.

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 1223.

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 1222. Voir aussi: *L'Incroyant et les Chrétiens*, Pléiade II, p. 375.

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 463.

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. 703.

<sup>33</sup> Albert Camus, *Carnets III*, p. 274.

la réputation de jouisseurs des Méditerranéens bâtit leur fortune et celle de leur patrie. Camus a aussi laissé entendre cette prospérité économique lors de l'inauguration de la «Maison de la Culture» à Alger en 1937. Il avait déclaré à cette occasion : «Notre tâche / . . / est de réhabiliter la Méditerranée / . . / et de la rendre prête à recevoir les formes économique qui l'attendent.»<sup>34</sup> Il avait même préconisé l'idée «d'un collectivisme méditerranéen / . . / différent d'un collectivisme russe» ; d'abord parce qu'il manifestait déjà sa dissidence contre le parti communiste algérien qui à l'époque faisait «le jeu des colonialistes,»<sup>35</sup> et ensuite que la situation géo-culturelle de la Méditerranée était tout à fait différente. Le tempérament et «l'heureuse pauvreté» de ses riverains les obligeaient de toute éternité à en faire un marché unique où écouler leurs marchandises et répandre leurs idées.

Tout en rejetant le principe d'un nationalisme méditerranéen, Camus exige du même coup une politique commune : «A des hommes méditerranéens, il faut une politique méditerranéenne.»<sup>36</sup> Quant aux pays où vivent ensemble des ethnies différentes il est pour une politique d'assimilation. Il a souvent déclaré dans ses articles, interviews et conférences que, pour lui, la communauté d'une terre natale doit unir les membres des divers peuples qui l'habitent. En 1937, il peut encore dire que «l'Afrique du Nord est un des seuls pays où l'Orient et l'Occident cohabitent.»<sup>37</sup> Malheureusement, les erreurs de la politique vont bientôt gâcher son rêve d'une assimilation parfaite et harmonieuse des peuples.

Ensuite, Camus prend à partie les Européens du Nord et leur raideur : «[Ils] étaient toujours boutonnés jusqu'au cou. Ils ne connaissaient pas de laisser-aller. Ils ne savaient pas ce qu'est la joie, si différente du rire.»<sup>38</sup> En dernier lieu, il condamne passionnément les régimes fascistes comme ceux d'Hitler et de Mussolini. Le Général Franco ne l'avait pas encore emporté en Espagne. Plus tard, celui-ci sera sa cible favorite car, comme ses homologues en Allemagne et en Italie «il sacrifie/ . . /la vérité et la grandeur à la violence sans âme».<sup>39</sup>

Dès avant son expulsion quelque mois plus tard du P.C.A., le Marxisme commence à désenchanter Camus jusqu'à devenir à ses yeux aussi monstrueux que le fascisme. Son Méditerranéen modèle se méfiait des doctrinaires totalitaires s'il tient à son salut. Et récemment Camus a retrouvé une part d'actualité grâce à ses refus et à ses mises en garde au sujet du communisme qui se sont avérés très justes.<sup>40</sup>

<sup>34</sup> Albert Camus, *Essais*, la Pléiade, pp. 1325–6.

<sup>35</sup> Lottman, H.R., Albert Camus, Seuil, Paris, 1978, p. 172.

<sup>36</sup> Albert Camus, *Essais*, la Pléiade, p. 1327.

<sup>37</sup> *Ibid.*, p. 1325.

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 1322.

<sup>39</sup> *Idem.*

<sup>40</sup> Cf. Les ouvrages des époux Broyelle et des époux Kehayan sur leurs expériences des formes totalitaires des régimes communistes de Chine et d'U.R.S.S.

Cependant, à notre avis, Camus a toujours confondu les Méditerranéens avec les pieds-noirs. Tout d'abord en 1936 il attribue à tort leur apparent facilité pour apprendre les langues étrangères à une unité linguistique qu'il identifie comme celle du latin.<sup>41</sup> Et cela n'est vrai que pour une poignée de pays méditerranéens. Donc, consciemment ou non, il a dû choisir les langues romanes comme moyen de communication entre les Méditerranéens au détriment de plusieurs millions d'entre eux. Puis, deux ans plus tard, en décembre 1938, il propose dans *Rivages* la traduction «des textes vivants (espagnols, italiens, arabes)»<sup>42</sup> en français. Il savait bien, lui, que l'arabe n'est pas une langue romane; le grec, le turc, l'hébreu, l'albanais, le maltais et l'anglais non plus. La question va de soi – pourquoi les a-t-il exclus? Nous ne voyons qu'une seule réponse : Ou ses Méditerranéens sont franco-phones, ou ils sont en train de le devenir. Dans les deux cas on est assez loin de la vérité. En outre, on a la vive impression qu'il a choisi l'Algérie comme capitale culturelle des Méditerranéens, sinon plus. Cette impression se consolidera lorsqu'on tiendra compte des propos de Camus pour une solution de la crise algérienne. Entre autres choses il a indiqué l'Algérie comme une sorte de capitale d'un Commonwealth français : «De semblables institutions doivent par nature s'inscrire dans un système où viendraient s'harmoniser les pays du Maghreb comme ceux de l'Afrique noire. Une Assemblée régionale algérienne exprimerait alors la particularité de l'Algérie tandis qu'un Sénat fédéral, où l'Algérie serait représentée, détiendrait le pouvoir législatif pour tout ce qui/.../intéresserait la fédération dans son entier, et élirait un gouvernement fédéral responsable.»<sup>43</sup> Ici Camus étend son domaine d'action. Tandis que naguère il entendait seulement réunir les Méditerranéens et les Européens à travers une France hellénisée, maintenant il vise l'autre direction, toujours en ligne verticale, pour rassembler cette fois les Méditerranéens et les Africains francophones à travers les pays du Maghreb, hellénisés à leur tour. En substance, ses aspirations à l'égard de son pays natal restent immuables. La flamme de son «espoir insensé» de jadis brûle toujours : «Ces barbares qui se prélassent sur des plages, j'ai l'espoir insensé qu'à leur insu peut-être ils sont en train de modeler le visage d'une culture où la grandeur de l'homme trouvera enfin son vrai visage.»<sup>44</sup>

Cependant, à cause de ses préoccupations vis-à-vis de l'Algérie, le vrai visage de l'homme méditerranéen devient de plus en plus éteint. Dans *Petit guide pour des villes sans passé*, nous reconnaissons bien ce «visage» dans la variété de races y mentionnées : «Les Arabes, naturellement, et puis les autres. Les Français d'Algérie sont une race bâtarde, faite de mélanges imprévus. Espagnols/.../Italiens, Maltais, Juifs, Grecs enfin s'y sont rencontrés.» Mais dans ce *Petit guide* nous trouvons aussi l'aveu d'une obsession qui ne présage rien de bon vis-à-vis ses rapports avec les

<sup>41</sup> Albert Camus, *Essais*, la Pléiade, p. 1325.

<sup>42</sup> Ibid., p.1331.

<sup>43</sup> Ibid., p. 848.

<sup>44</sup> Ibid., pp. 74, 1330.

indépendantistes du pays : «J'ai avec l'Algérie une longue liaison qui/. . ./m'empêche d'être tout à fait clairvoyant à son égard.»<sup>45</sup> C'est sûrement cela qui est à l'origine du fameux «mal à l'Algérie».

Les *Chroniques algériennes* montrent facilement que Camus ne sous-estimait jamais la volonté des indigènes de s'insurger contre le colonisateur. Il détestait le colonialisme tout autant, mais il refusait d'admettre «. . ./que l'Algérie[fût] indépendante et qu'il [fût] obligé d'y entrer chaque fois avec un passeport, *lui qui était algérien et rien d'autre.*»<sup>46</sup> Nous avons souligné les derniers mots de cette citation pour mieux comprendre le déchirement de celui qui allait confier à sa secrétaire, Suzanne Agnely : «Je devrais accepter la résistance algérienne/. . ./mais je suis français.»<sup>47</sup> Voilà les deux termes du dilemme où il s'était enfermé – l'Algérien et le Français en lui ne vivait plus en harmonie. Ensuite, incapable de se contenter de son identité de Méditerranéen tout simple, il s'était retranché dans le mutisme. Pis encore, Camus voulait «tirer les conséquences», et manifestait son intention de quitter la France, «. . ./un pays qui ne lui laisserait d'autre avenir qu'un perpétuel exil.»<sup>48</sup>

Privé de sa citoyenneté, Camus allait ressembler de plus en plus à un étranger, sans pays, en décalage entre son passé et son présent. Curieusement, c'était lui-même qui faisait le bilan de l'évolution du mythe de l'étranger. Au cours d'une conférence prononcée à Athènes sur l'avenir de la tragédie, il dit : «. . ./l'homme se détache d'une forme ancienne de civilisation et se trouve devant elle en état de rupture sans, pour autant, avoir trouvé une nouvelle forme qui le satisfasse.»<sup>49</sup> Comme d'habitude, il allait tenter de «recommencer de zéro».<sup>50</sup> Cette fois, «enceint», pour ainsi dire, du *Premier homme* il entendait engendrer un fils modèle, citoyen non seulement de la Méditerranée mais du monde : «Un homme complet. Esprit d'envergure, corps adroit et rompu aux plaisirs, . . ./ qui dominera sans compromission, . . ./ sans faire un geste pour posséder ou avoir.»<sup>51</sup>

Cependant, malgré les apparences, dans la Méditerranée tout n'était pas «. . ./ pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles.» Albert Camus savait désormais que c'était son tempérament méridional qui avait revêtu le monde d'une simplicité utopique. Mais il était tellement avancé dans son parti pris qu'il continuait à soutenir les mythes jusqu'à prêcher un nouvel «évangile», celui du Premier homme et de son royaume «de ce monde».<sup>52</sup>

Il s'ensuit, malgré tous les efforts d'Albert Camus, que les Méditerranéens resteront sur leur faim.

<sup>45</sup> Ibid., p. 848.

<sup>46</sup> Ibid., p. 1844.

<sup>47</sup> Lottman, H.R., *op.cit.*, p. 633. Voir aussi : Pléiade II, p. 1845.

<sup>48</sup> Albert Camus, *Essais*, la Pléiade, p. 1846.

<sup>49</sup> Ibid., p. 1703.

<sup>50</sup> Grenier, Roger, *A Albert Camus, ses amis du livre*, nrf, Gallimard, Paris, 1962, p. 63.

<sup>51</sup> Albert Camus, *Carnet III*, pp. 100, 149. Lottman, H.R., *op.cit.*, p. 19.

<sup>52</sup> Albert Camus, *Essais*, La Pléiade, p. 49.